

La religion flamboyante des Vaudois avant la Réforme

Vers 1500, les pratiques religieuses étaient riches et diversifiées. Comment les interpréter?

Bernard Andenmatten
Professeur d'histoire médiévale à l'UNIL*

Dans l'histoire vaudoise, l'année 1536 est considérée à bon droit comme une rupture fondamentale: le Pays de Vaud passa sous la souveraineté bernoise et devint protestant. Bien connue, cette césure n'a toutefois pas encore été étudiée dans toute sa dimension, notamment dans ses implications sur la vie quotidienne et les mentalités individuelles et collectives. En effet, l'histoire de la Réforme en Pays de Vaud a généralement été écrite dans une perspective protestante, soucieuse de présenter le changement de religion comme bénéfique et accepté avec enthousiasme par une population lassée d'un clergé incapable et corrompu. Des travaux récents ont pourtant mis en évidence des réticences populaires devant les nouvelles pratiques et le soin mis par les autorités à débûser les auteurs de «papisteries». Mais d'autres recherches sont aussi en cours pour essayer de caractériser, en amont du grand bouleversement réformé de 1536, l'état de l'Eglise et la pratique religieuse des Vaudois à la fin du Moyen Age.

Contrairement à la vision protestante traditionnelle, les institutions ecclésiastiques et la vie religieuse semblent avoir connu un dynamisme certain vers 1500, notamment pour des aspects qui peuvent, a posteriori, être retenus comme typiquement catholiques. Nombreux et doté d'une formation intellectuelle honorable, le clergé ne semble pas avoir démérité, même si des recherches plus précises sont encore à mener. De nombreuses églises paroissiales (Montreux, Vevey, Orbe) sont alors reconstruites et reçoivent un décor architectural soigné (chapelles intérieures, clochers, stalles). Après les crises économiques et démographiques du XIVe siècle, le clergé, mais plus encore les laïcs, n'hésitent donc pas à investir des moyens importants pour assurer un cadre somptueux aux célébrations religieuses. Les autorités communales font venir à grands frais des prédicateurs itinérants qui tiennent des sermons publics durant le Carême.

Multiplication des confréries

On assiste aussi à l'essor des confréries. Ces associations de laïcs pieux, hommes et femmes, se réunissent à dates fixes pour des pratiques dévotionnelles, comme les processions et la célébration de messes. Vers 1500, Lausanne abrite plus d'une vingtaine de confréries, chiffre jamais atteint auparavant. Ce développement sera stoppé net par le changement de confession. A Lausanne encore, le «Grand Pardon» est à son apogée en 1514. Apparu en 1450, il a lieu tous les sept ans, durant la période pascale. Les pèlerins qui visitent l'église cathédrale obtiennent la rémission de leurs péchés, en particulier ceux dont l'absolution était d'ordinaire réservée à l'évêque ou au pape. C'est du reste ce dernier qui accordait ce privilège par un acte solennel, affiché dans la cathédrale.

Ces manifestations de piété apparaissent comme typiquement médiévales et



Esprit de clocher (ici celui de l'église Saint-Martin de Vevey, construit en 1511): à la fin du Moyen Age, les localités vaudoises redoublent d'efforts pour assurer un cadre somptueux aux célébrations religieuses. PATRICK MARTIN

Pour en savoir plus

- «Réformes religieuses en Pays de Vaud. Ruptures, continuités et résistances (XVe - XVIe s.)», *Revue historique vaudoise*, tome 119. Collectif, Antipodes, 2011.
- *Histoire du christianisme en Suisse. Une perspective œcuménique*. Collectif, Labor et Fides, 1995.
- *Une économie de la pauvreté. La comptabilité du couvent des franciscains de Lausanne à la veille de la Réforme (1532-1536)*. Stéphanie Manzi, (*Cahiers lausannois d'histoire médiévale* 52), 2013 (sous presse).
www.unil.ch/hist/page26703.html
A commander sur: clhm@unil.ch

seront supprimées du jour au lendemain par la Réforme. Elles participent de ce que les historiens du christianisme médiéval appellent parfois la religion flamboyante, par référence explicite au style architectural du même nom qui sert de décor somptueux à ces manifestations. Derrière cette apparente vitalité, on peut cependant déceler certains indices, qui n'impliquaient pas nécessairement le grand bouleversement de 1536 mais qui annoncent des changements institutionnels et témoignent d'une certaine instabilité des pratiques et d'une crise de la croyance. C'est ainsi que la prise en main de la vie religieuse par les autorités laïques sera poursuivie par la tradition protestante de contrôle du clergé par le pouvoir civil. Un tel processus, qui tend à faire du prêtre un simple fonctionnaire, contribuera à la désacralisation de son pouvoir, lui enlevant son rôle d'intermédiaire indispensable entre ici-bas et l'au-delà.

Dans un autre registre, un examen attentif des listes annuelles de la Confrérie Sainte-Anne à Lausanne a démontré que, si son effectif était important (près de 150 personnes), son enracinement social et religieux était faible: plus de la moitié des confrères n'en restaient membres qu'une année et les banquets n'y sont pas attestés. Quant au Grand Pardon lausannois, réplique locale des jubilé organisés à Rome pendant les années saintes, son succès est indéniable, mais ne constitue-t-il pas un avatar commode, et somme toute un peu trivial, de son illustre modèle? Les messes anniversaires demandées par les Vaudois dans leur testament sont certes un témoignage de leur croyance dans la valeur de la messe comme viatique vers l'au-delà, mais le nombre souvent élevé des cérémonies souhaitées n'indique-t-il pas justement un certain doute sur leur efficacité? On pourrait multiplier les exemples

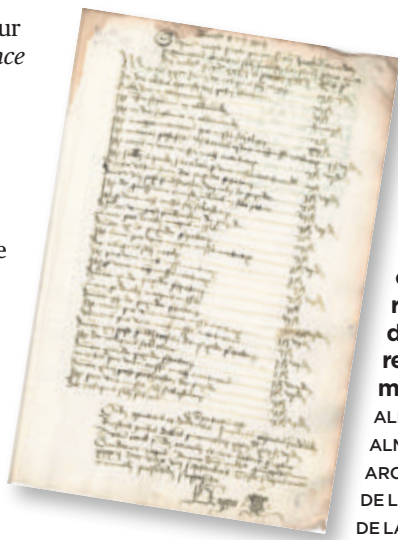
de ces pratiques qui, dans une société dominée de plus en plus par les échanges monétaires, révèlent l'importance du quantitatif au détriment du qualitatif.

Entre la vision optimiste de Vaudois adhérant avec enthousiasme au protestantisme et celle d'une population subsistant avec résignation le diktat religieux des nouveaux maîtres, de nombreuses recherches sont encore nécessaires pour évaluer l'importance et la signification de ce foisonnement rituel, parfois déconcertant pour les sensibilités contemporaines mais fascinant pour qui veut approcher les mentalités de nos ancêtres.

* Tous les mois, une page est proposée par les chercheurs de l'Université de Lausanne. L'occasion de porter un regard plus scientifique sur les événements qui ont façonné le canton et les traces laissées à ceux qui les décortiquent aujourd'hui.

Les dernières années du couvent de Saint-François

● Une recherche récente portant sur un document exceptionnel (*référence ci-dessus*) vient éclairer les quatre dernières années de l'existence du couvent de Saint-François de Lausanne: son registre comptable. Datant des années 1532 à 1536, il nous apporte un aperçu détaillé de cette institution religieuse à la veille de la Réforme. Par leur précision, ces comptes nous font réellement entrer dans la vie quotidienne des frères; ils révèlent leurs dépenses, notamment alimentaires et vestimentaires, mais aussi les lourds frais d'entretien des bâtiments conventuels et les rétributions de personnes employées au travail du jardin



Les comptes du couvent regorgent de renseignements.

ALEXANDRE ALMIRALL/
ARCHIVES DE LA VILLE DE LAUSANNE

potager et des vignes qui s'étendaient alors au sud de la place Saint-François actuelle. Le document comporte également les rentrées en argent, qui proviennent aussi bien des messes anniversaires fondées par les citoyens de la région lausannoise que de la quête que les frères pratiquent dans un vaste territoire, s'étendant jusqu'en Gruyère et en Valais.

Ainsi, trois siècles après la fondation de l'ordre par saint François d'Assise et l'établissement des Franciscains à Lausanne (1258), le couvent vivait encore du revenu aléatoire de la quête et de la prédication, suivant en cela les idéaux originels de pauvreté et d'abandon à la Providence préconisés par l'ordre et son fondateur. Toutefois, les

revenus procurés par la quête ne représentent plus que 10% des rentrées, dont la majorité (70%) est constituée par des rentes provenant des fondations de messes anniversaires.

Dans les années 1530, ce patrimoine suscitait la convoitise de la Commune, qui se souciait de la bonne gestion du couvent, ainsi que le prouve l'existence d'un «protecteur», Benoît Blécheret, membre du Conseil de Ville et chargé par ce dernier de vérifier la bonne tenue de la comptabilité de l'institution. Après la Réforme, la Ville mit définitivement la main sur les biens des frères et conserva le registre comptable dans ses archives où il se trouve encore aujourd'hui.

Stéphanie Manzi
Assistante en histoire médiévale, UNIL*